

Le bas de l'échelle, La construction sociale des situations subalternes, Sous la direction de Pierre Cours-Salies et Stéphane Le Lay, éditions Syllepses, 302 p

« *Le souci le plus pressant de beaucoup d'hommes situés plus ou moins haut sur l'échelle sociale est de maintenir leurs inférieurs 'à leur place'. Non sans raison après tout ; car s'ils quittent une fois 'leur place', qui sait jusqu'où ils iront ?* » (Simone WEIL, la condition ouvrière, 1937). Et comment mieux contenir à leur place ces salariés de l'exécution, sinon en les convainquant que leur place est « *naturelle* », que leur relégation est définitive. C'est à démystifier cette réalité que s'emploie cet ouvrage. Il traque les racines de ces situations subalternes, aussi bien dans la perception qu'ont les agents subalternes de leur situation, que dans le regard porté sur ces activités. Car la naturalisation n'est jamais loin, quand l'aide-soignante est déclarée apte parce que femme, la femme de ménage immigrée compétente de même dans ce domaine semi-domestique. Car tout est affaire de regard. Mais ce regard se découvre comme résultat d'une construction, qui peut venir de situations construites, comme pour des jeunes embauchés pour faire l'accueil à la RATP, mais dans une entreprise sous-traitante et avec un sous-statut qui fixe ainsi les conditions d'une situation subalterne. Et faut-il le préciser, ces jeunes sont issus de l'immigration.

Comment se construit ce bas de l'échelle, cette « *réalité segmentée, qui trouve légitimation dans la vie quotidienne* » (p 31) ? L'ouvrage s'attache à rendre visible la « *logique du bas de l'échelle* » (p 31). Pour ce faire, il nous présente quinze mises en situation différentes, qui couvrent les employés de la restaurant rapide, l'animateur de quartier, les employées de bureaux, des emplois déjà connus et repérés, mais aussi les aides-soignantes, les femmes de ménage immigrées, etc. Des salariés qui ne sont pas toujours là ceux que l'on le croit : les ingénieurs des sociétés de service (SSII) trouvent leur place dans ce kaléidoscope des situations subalternes. Si souvent, la notion de discrimination est appelée à l'aide, celle-ci ne suffit pas pour expliquer les mécanismes d'enfermement qui contraignent certaines populations à « choisir » les métiers subalternes. Relégation liée au circuit d'accès : embauche dans les emplois jeunes par les missions locales de certaines villes. Statuts renforcés par les politiques publiques, alors que nous partageons une croyance dans l'intervention publique bénéfique face au marché.

Et ces populations rencontrent d'autres mécanismes, construction par le choix de différencier les emplois qualifiés de non-qualifiés, au lieu de répartir l'usage de la technique et la reconnaissance professionnelle (par exemple, la place des aides-soignantes définies comme non-infirmières, surtout suite à la lutte de ces dernières) ; construction par la sous-traitance (ingénieurs SSII) ; stigmatisation d'emplois sales, durs, (aides-soignantes, femmes de ménage) ; construction de circuits particuliers conduisant à dévaloriser des salariés, comme les travailleurs handicapés, déclarés, moins productifs ; refus de permettre d'accéder à un statut professionnel.

Que nous apprend ce livre ?

D'abord, la situation générale d'invisibilité des situations subalternes. La thématique de l'invisibilité revient souvent : cet ouvrage participe en effet à la mise en lumière de ces situations que tout concourt à cacher dans la société, comme ces femmes de ménage qui travaillent en dehors des heures de bureaux. Mais aussi ces salariés incolores, que nous côtoyons et ignorons. La sociologie participe à la construction sociale, en choisissant le plus souvent d'ignorer des situations, en dédaignant la catégorie des femmes immigrées, par exemple, qui n'existent pas socialement puis non désirées ou cachées. Mais elle peut au contraire contribuer à mettre en valeur des situations, comme dans l'approche proposée ici.

Il démontre aussi que ce ne sont pas des salariés surnuméraires, mais des salariés qui occupent une place spécifique dans l'appareil de production, et qui y jouent un rôle spécifique. Leur

particularité est l'enfermement dans ces situations. Mais l'appareil productif a besoin de la construction de ces situations pour dévaloriser une partie du salariat.

Il met en évidence la fin des mécanismes d'ascension sociale (mais ont-ils jamais existé pour les salariés les moins qualifiés ?) sur laquelle repose la mobilité sociale nulle en bas de l'échelle.

Ce travail collectif démontre enfin, pour tous ceux qui idéaliserait la classe ouvrière, que celle-ci est profondément divisée. Son unification, comme sujet historique, demande à dénoncer non seulement les situations de division et de discrimination, mais les éléments idéologiques qui les légitiment aux yeux de tant. Les critères de genre, de classe, de sexe, de couleur de peau, sont autant de critères construits socialement qu'il faut dévoiler pour pouvoir les dépasser.

La difficulté de la lecture de cet ouvrage tient au pari engagé : démontrer, dans chacune des situations exposées, que le bas de l'échelle répond à une construction propre à chaque situation. Le croisement de la problématique générale autour de ce « bas de l'échelle » avec chacune des situation permet de dégager la spécificité, mais surtout le sens commun des situations subalternes. Au lecteur d'acquiescer les données suffisantes de chaque secteur, dans les quelques pages réservées à chaque situation, pour comprendre comment se construit ce « bas de l'échelle ». Pour finalement se trouver plusieurs fois frustré de ne pas approfondir telle situation, et de devoir faire le travail de synthèse entre des situations très différentes.

Reste enfin une question sur le choix méthodologique. La question de l'emploi, dans des secteurs où le travail est dévalorisé, où l'emploi est précaire et fragmenté, devient surdéterminante par rapport aux collectifs de travail et aux solidarités ouvrières. L'analyse des structures d'emploi (formes de précarité, chômeurs de plus de 50 ans, handicapés) prend alors une place importante dans les analyses de ce livre. Comment parler de travail avec un chômeur ? Pour autant, le travail échappe à la perception des situations, dans l'approche de cet ouvrage qui privilégie l'emploi, laissant finalement souvent le lecteur à mi-chemin de la compréhension des situations et de leur perception par les premiers concerné(e)s, mais aussi du regard porté par d'autres secteurs de la population et a fortiori par les possibilités de solidarité collective, au sein de situations de travailpartagées, qui peuvent et doivent se développer au sein de la classe ouvrière.

Reste donc, à la découverte de ces situations, un sentiment d'amertume. Les pistes de réponse, face à ce mécanisme général qui concerne la place laissée au travail subalterne dans la société, restent effleurée. Sans doute principalement par manque d'expérimentation d'une riposte collective, dans ces secteurs où les capacités de résistances sont laminées. Sont citées, sans être approfondies, les luttes des jeunes de Mac-Do, et celles des femmes de ménage d'ACCOR. Claude Dubar a raison de conclure le livre en rappelant que les luttes traversent aussi ces milieux, luttes individuelles ou collectives, qui viennent faire mentir les assignations naturelles. « *Commencer à compter pour quelqu'un – et donc pour lui-même- c'est déjà gravir un échelon qui peut devenir décisif* ». Donnons, pour conclure, à nouveau la parole à Simone Weil : « *On est une chose livrée à la volonté d'autrui. Comme ce n'est pas naturel à un homme de devenir une chose, et comme il n'y a pas de contrainte tangible, pas de fouet, pas de chaînes, il faut se plier soi-même à cette passivité.* » (Simone Weil, *La vie et la grève...*, 1936)

Louis-Marie Barnier

Critique Communiste N°179 Aout 2006